

ces hauteurs, ainsi qu'il convenait à l'acropole d'une grande ville, furent jadis entourées de temples. Mars avait le sien près de la porte du Milieu, qui s'ouvrait au-dessous de la citadelle, sur la grande rue coupant Antioche en deux, du sud au nord. On y voyait Romulus et Rémus allaités par la louve. C'était la consécration de la domination romaine sur un peuple frivole à qui de splendides monuments faisaient oublier la perte de sa liberté.

Non loin du temple de Mars, en descendant dans la plaine, Jules César avait fait élever une basilique appelé *Cæsarium*. Dans l'une de ses extrémités, arrondie en forme de sanctuaire, les juges rendaient la justice devant la statue protectrice de la Fortune de Rome. Ce premier maître du monde, qui devait tout au génie militaire, avait érigé encore au pied de la montagne un amphithéâtre<sup>1</sup> comme ceux de l'Italie. Ce fut une nouveauté, car les Séleucides n'avaient pas le goût des jeux de gladiateurs. Enfin il avait réparé le Panthéon, qui menaçait ruine. Agrippa, l'ami d'Au-

<sup>1</sup> Est-ce cet amphithéâtre ou le *Cæsarium* que des fouilles entreprises depuis notre passage viennent de mettre à jour? M. Toselli, qui a eu la bonté de m'en écrire, croit avoir trouvé les ruines du théâtre. Mais les théâtres des anciens étaient plus immédiatement assis au flanc de la montagne, car on cherchait à y ménager aux spectateurs une belle vue sur la ville. La dépression de terrain que me signale M. Toselli peut répondre à l'idée d'un amphithéâtre, mais le site conviendrait surtout au *Cæsarium*, qui, d'après Malala, était à peu près de niveau avec le point où l'Onopniètès sortant du ravin débouchait dans la plaine.

guste, dota Antioche d'un nouveau faubourg et fit reconstruire l'ancien cirque de Marcianus vers l'orient. Tibère, pour rappeler ici l'acropole d'Athènes, érigea près du théâtre un temple à Bacchus. Les statues colossales d'Amphion et de Zéthus, un groupe rappelant peut-être le supplice de Dircée ou le taureau Farnèse de Naples, en ornaient l'entrée.

En voyant descendre cette avalanche d'eau, de boue, de cailloux qui roulent du haut de ces montagnes, je me demande par quels procédés, aujourd'hui disparus, on pouvait préserver de leur choc dangereux ces magnifiques monuments. Et les solitaires qui habitent encore dans les grottes sur lesquelles les torrents supérieurs tombent en formidables cataractes, que doivent-ils penser à l'heure présente? Ce pays où vécut le Stylite saint Siméon le Jeune a toujours des ermites, chrétiens ou musulmans, qui n'ont pas cessé de se condamner à vivre dans ces creux de rochers soumis aux plus étranges mortifications. Le P. Modeste nous indique, vers le milieu de la montagne, une grotte vénérée parmi toutes et où une lampe brûle nuit et jour. Elle a jadis servi d'asile à l'éloquent diacre Jean, qui sortit de cette solitude pour être la Bouche d'or de l'Église. Vaincu par les supplications de sa mère, le jeune avocat disciple préféré de Libanius avait différé une première fois de se vouer à la vie érémitique. Mais la grâce finit par vaincre la nature, et, tout en se disant que dans sa retraite il n'aurait plus de pain frais, que la même

huile entretenant sa lampe assaisonnerait ses aliments, que ses mains délicates devraient s'assujettir aux plus durs travaux, Chrysostome alla demander à un vieux solitaire de le prendre sous sa direction. Quand on étudie de près les mœurs de l'Orient, on constate que bien des privations, en apparence excessives ou même impossibles pour nous, y sortent peu de la vie ordinaire. Quelques herbes pour nourriture, la pierre dure pour lit, l'eau pour breuvage, l'usage d'un seul vêtement durant de longues années, le jeûne sous un soleil qui supprime la faim, sont ici le lot de la majorité des hommes. Jean, promptement formé à la vie de solitaire, s'enferma donc dans une de ces grottes vers 379. Il y passa deux ans sans se coucher, ne dormant jamais qu'assis et gravant dans sa riche mémoire les belles pages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ses forces physiques ne furent pas au niveau de son énergie morale, et de violents maux de reins l'obligèrent à quitter la solitude pour se faire soigner chez lui. Dans cette caverne que j'examine au bout de ma lunette, il écrivit son admirable livre *du Sacerdoce*, le *Traité de la Componction* et son *Apologie pour la vie érémitique*. Quels hommes et quels temps!

A six heures du soir, il pleut et il tonne encore. Sommes-nous au déluge?

Antioche, dimanche 15 avril.

Soleil radieux. M. Toselli a eu la bonté de nous ménager chez des Turcs un rendez-vous qui peut avoir son importance. L'iman et les protecteurs officiels de la mosquée Abib-el-Nadjar doivent nous introduire dans ce sanctuaire musulman, le plus important d'Antioche, et où, d'après eux, se trouvent les tombeaux de plusieurs saints et en particulier les restes de l'*Ami du Charpentier*. En réalité, ils défigurent étrangement quelque reste de tradition primitive. D'après eux, Anna et Boulos, Jean et Paul, n'ayant pu prouver par des miracles leur mission divine, furent décapités. Les corps seuls sont ensevelis dans la crypte; leur tête est ailleurs. Deux autres disciples, Chamaoun et Abib-el-Nadjar, y ont aussi leur sépulture. C'est ce dernier qui, avec son titre d'Ami du Charpentier, me préoccupe. Le *charpentier* est une désignation directe de Joseph ou de son divin fils, et on sait comment, à Antioche même, un rhéteur païen demandant à un chrétien illustre ce que faisait le Fils du charpentier, s'attira cette terrible et prophétique réponse : « Il prépare un cercueil à ton maître. » Le maître était Julien, qui en ce moment même tombait sous les flèches des Parthes. Donc la tradition musulmane est que les

restes d'un et peut-être de plusieurs vaillants défenseurs de l'Évangile reposent dans cette mosquée, au fond d'une crypte. Ne s'agirait-il pas ici de saint Ignace, cet illustre *Théophore* qui se montra si courageusement l'ami du charpentier de Nazareth? Ce qui me fait émettre cette supposition, c'est que la mosquée en question semble correspondre à peu près au site du temple de la Fortune ou du Génie d'Antioche, mentionné par Julien dans son *Misopogon*, et par deux Antiochiens, Ammien Marcellin et le rhéteur Libanius. Ce temple, le même que le Panthéon, était dans la vieille ville de Séleucus, à peu de distance du fleuve, et reproduisait presque les dispositions intérieures du Panthéon d'Agrippa à Rome. Or nous lisons dans l'histoire ecclésiastique<sup>1</sup> que les ossements du grand martyr, laissés à demi brisés dans l'amphithéâtre de Rome par la dent des bêtes féroces, « ces meules broyant le froment de Jésus-Christ, » furent d'abord déposés au cimetière qui était à la porte de Daphné, où, du temps de saint Chrysostome<sup>2</sup>, les fidèles allaient les vénérer, et de là transportés dans le temple de la Fortune, qui devint, sous Théodose le Jeune, vers 450, un sanctuaire chrétien. D'autres ossements de martyrs y furent pareillement ensevelis. Comme l'islamisme a toujours établi ses mosquées sur les plus célèbres sanctuaires de l'Église chrétienne, je se-

<sup>1</sup> Évagre, *H. E.*, I, 16.

<sup>2</sup> *Orat.*, XLII, t. I, p. 507. Hieron. *V. illust.*, xvi.

rais fort désireux de constater, par des arguments plus décisifs, ce que j'avance comme une simple hypothèse.

Notre messe dite dans la pauvre petite chapelle des Latins, et notre âme un moment embaumée par tous les grands souvenirs de l'Église primitive, souvenirs des apôtres, des évangélistes et des prophètes d'alors, des martyrs, des docteurs, des conciles, des luttes religieuses pour la justice et la vérité, nous nous rendons à l'entrevue si gracieusement préparée. Dans le divan des deux frères protecteurs de la mosquée, l'élite de la société turque nous attend et nous fait un accueil dès plus officiels. Le silence est la forme ordinaire qu'adopte l'éloquence des Turcs. Nous avons le temps de nous regarder et même d'observer un croquis de locomotive rouge et verte, dans le style de nos jeunes écoliers, qui orne la principale paroi de la salle. Je souhaite aux trois autres côtés du mur encore nus des exécutions plus artistiques que celle-là. Le café pris, le narguilhé et la cigarette poliment refusés, nous commençons à nous lasser d'attendre.

Or voici que des cris violents s'élèvent à la porte du divan, sur la terrasse, car nous avons été reçus dans la salle supérieure, le cénacle des anciens. Les deux maîtres de la maison se lèvent, l'imam les suit, et le tumulte n'en devient que plus formidable. Que se passe-t-il? L'employé subalterne, gardien de la fameuse crypte, résiste à toutes les instances et se moque des solennelles injonctions

qu'on lui adresse. Il déclare à haute voix qu'il tient du sultan la clef des tombeaux, et qu'il n'ouvrira que sur l'ordre du sultan. Cet ordre serait long à venir. En attendant, nos hôtes, leurs fils, l'iman, le caïmakam l'accablent d'injures, peut-être même d'arguments frappants, ce qui ne change rien aux dispositions morales du fanatique obstiné. Nous prions alors M. Toselli d'intervenir pour faire cesser une scène si violente, et nous déclarons que, puisqu'il y a un si invincible obstacle, nous n'irons pas à la mosquée. Mais nos Turcs croient qu'il est de leur honneur de nous tenir parole. Le gardien crie qu'il mourra martyr plutôt que de céder. Nous quittons la place.

A peine dans la rue, un émissaire nous annonce qu'on va enfoncer les portes de la mosquée et de la crypte pour nous conduire au tombeau. Après ce que nous venons de voir, il ne serait pas prudent d'envenimer le conflit. Les souvenirs du P. Basile poignardé et du prêtre grec pendu sont encore trop frais pour jouer avec le fanatisme de ces gens-là. Je me contente de recommander mon hypothèse à quelque voyageur qui passera à Antioche, quand le farouche gardien du tombeau aura disparu. Tout ce que j'ai su par M. Toselli, c'est que la crypte est profonde et qu'à la moindre crue de l'Oronte elle se remplit d'eau. Les ouvriers qui ont récemment réparé la mosquée prétendent que la construction primitive avait tous les caractères des édifices gréco-romains. Dans la partie haute, refaite plus tard, il y avait à l'intérieur de

nombreux tuyaux et des vases en terre cuite. Cela pouvait-il intéresser la question d'acoustique? Ce n'est pas probable.

Nous nous dirigeons vers l'Orceassiadès; partie occidentale du Silpius, et nous montons assez haut pour dominer la ville actuelle, jusqu'au point correspondant comme altitude à celui où nous nous étions placés avant-hier sur le Stauris, vers le cimetière latin. Les monuments publics de l'ancienne cité remontaient jusqu'ici. Des exhaussements de terrain, des restes de vieux murs sur lesquels on a élevé des masures, quelques bassins comblés, des conduits creusés dans le roc et amenant les eaux de Daphné et des montagnes voisines aux Lavaera de Trajan, d'Adrien, de Caligula, de César, mettent aussitôt en campagne notre imagination. Nous nous asseyons sous un bouquet de gigantesques lauriers, et nous contemplons en silence ce vaste champ où fut une grande capitale et où la moderne et misérable Antakieh s'abrite sous quelques cyprès, comme à la porte d'un tombeau.

Cette sorte de butte qui est à nos pieds, avec enfoncement semi-circulaire dans le rocher de la montagne, fut sans doute l'ancien théâtre. Les spectateurs étaient dans la situation où nous sommes nous-mêmes, et par-dessus la scène, leur regard, selon l'usage, se reposait sur la ville et ses monuments. Les acteurs, en levant les yeux, voyaient le sommet du Silpius. C'est là et non près de la citadelle, où ils eussent été mal venus à forcer les remparts, que sous le règne de Gallien, vers 260, se mon-

trèrent tout à coup les archers de Sapor, pendant que le peuple riait follement au spectacle. L'acteur, en scène avec sa femme, s'arrêta stupéfait et jetant à l'auditoire avec un suprême effroi ces trois mots : « Ou je rêve, ou voilà les Perses ! » se fit applaudir à outrance par le peuple, qui, croyant cette digression dans le rôle, attribua au talent de l'artiste ce qui était l'expression trop réelle de la frayeur inspirée par l'imminence de la mort. Les flèches des Perses, tombant aussitôt comme la grêle, vinrent donner aux spectateurs le secret d'un cri si naturel. Ils moururent en masse, cloués sur leurs fauteuils. La crête de la montagne surplombe assez le lieu où nous sommes pour expliquer l'horrible massacre.

En rejoignant d'ici, par la rue de Tibère, la Porte du Milieu, on descendait vers ce Forum qui avait vu, à côté des capricieuses agitations du peuple acclamant ou bravant par de malignes invectives les maîtres qui passaient, un spectacle douloureusement sublime et dont le souvenir m'est resté en mémoire, car ce qu'on a lu dans la langue inimitable de Tacite ne s'efface plus. Germanicus était mort empoisonné par ordre de Tibère, et les peuples et les rois pleuraient ce grand homme qui, par sa fin prématurée, rappelait Alexandre, et par ses vertus semblait devoir le surpasser. Avant d'être brûlé, son corps nu fut exposé sur la place publique, sans autre pompe que la douleur universelle et l'éloge que chacun faisait de ses mérites. D'ici sa jeune veuve en pleurs, malade, suivie de ses petits

enfants, tenant dans ses mains l'urne fatale où reposaient les cendres du malheureux prince, partit, objet de compassion pour tous, elle, fille d'Agrippa et petite-fille d'Auguste, naguère environnée de respect et d'hommages par ceux qui l'approchaient, maintenant brisée dans toutes ses espérances, *ferales reliquias sinu ferens, incerta ultionis, anxia sui et infelici fecunditate fortunæ toties obnoxia*.

Deux grandes rues traversaient parallèlement la ville de l'ouest à l'est : l'une était celle qu'Hérode avait, du moins dans son prolongement principal, ornée d'une double colonnade et pavée vers l'orient ; l'autre, plus près de la montagne, s'appelait la rue de Tibère. Une troisième, non moins importante, venant de la porte du Milieu, au pied de la citadelle, les coupait perpendiculairement avec des tétrapyles à chaque intersection. Elle se terminait, à l'angle occidental de l'île ou de la ville d'Épiphanie, par le Nymphéum, édifice semi-circulaire orné de colonnes et où, au milieu des statues et des fleurs, une fontaine d'eau limpide répandait la plus agréable fraîcheur<sup>1</sup>. Peu de villes furent mieux pourvues d'eaux vives qu'Antioche. Tout grand personnage qui voulait se recommander à ce peuple frivole, lui offrait de nouvelles sources péniblement cherchées sur les sommets du Casius et créait de nouveaux thermes où, avec un raffine-

<sup>1</sup> Liban. *Antiochichus*, p. 372, et Philostr. *Apoll. Tyan.*, VIII, 12.

ment de luxe inimaginable, la ville corrompue allait chercher dans des bains prolongés, non pas un renouveau de jeunesse, comme elle le pensait, mais la décrépitude d'une vieillesse prématurée, ainsi que le disait si bien Apollonius de Tyane. Jules César avait amené, par un aqueduc venant de la route de Laodicée, des eaux très abondantes jusque dans l'acropole. Le réservoir circulaire qu'on y voit encore est sans doute de cette époque.

Quelle agitation fiévreuse nous aurions contemplée d'ici, il y a dix-huit siècles! Sur l'Oronte sillonné de barques les rameurs emportaient vers la mer les richesses de l'Orient, ou en ramenaient les maîtres que l'Occident envoyait à la ville conquise. Entre les colonnades d'Hérode, les chars roulaient vers le cirque, des esclaves portant leurs maîtres sur des litières couraient, les chevaux piaffaient; au forum la fourmilière humaine vendait, achetait, traitait ses affaires; à la porte de Daphné un cortège sacré s'acheminait, avec des victimes, vers les bois de lauriers qui conduisaient au temple d'Apollon; dans la basilique de César on rendait la justice, et des poètes disaient des vers; au Muséum les maîtres de la littérature enseignaient l'art de la parole; autour des thermes des joueurs de flûte se livraient à des danses lascives; au théâtre la foule passionnée applaudissait; au temple de Bacchus l'orgie s'étalait cyniquement. Deux cents décurions allaient et venaient, réglant l'ordre de toutes ces fêtes, de tous ces jeux. A travers ces exhibitions bizarres,

des bateleurs, des charlatans babyloniens, des chanteurs donnaient des spectacles au coin des rues; des magiciens, des vendeurs de talismans, des thaumaturges, chuchotaient leurs secrets autour des temples, et une population de trois cent mille âmes allait et venait, écoutant, regardant, parlant grec, syriaque ou même latin, passant d'un plaisir ou d'une affaire à l'autre, remuant toute sorte d'idées, menant une vie honteusement sensuelle, sans être, au fond, incapable de grandes aspirations.

Mais quels sont dans cette foule ces Juifs nouveaux venus que la persécution a chassés hier de Jérusalem? Leur figure reflète une flamme intérieure qu'ils communiquent d'abord à leurs compatriotes dans des confidences intimes. Puis la vérité dont ils sont dépositaires les tourmente, les presse de parler, et ils la livrent à qui veut l'entendre: « Il n'y a qu'un Dieu, c'est le Père céleste. Il n'y a qu'un Docteur et Sauveur, c'est Jésus crucifié, mort, ressuscité et Seigneur du monde. » Et les Grecs les écoutent. *Ce vir bonus dicendi peritus* plein du Saint-Esprit, à la foi vive et agissante qui inaugure, dans la basilique Césarienne, au Muséum ou au Gymnase, des conférences publiques, c'est Barnabé. La foule goûte sa parole fière et neuve, révélant au monde le secret de la dignité humaine. Après lui et avec lui voici Paul qui prêche, tout près du Panthéon, dans la rue du Singon<sup>1</sup>, peut-être là où est la Tekkeh actuelle et

<sup>1</sup> Malala, lib. X.

où fut l'église *ancienne* ou primitive, le néant des faux dieux. Bientôt les convertis de l'Évangile sont assez nombreux pour former une société que les païens désignent d'un nom étrange et inintelligible à plusieurs. Ce ne sont plus des juifs ou des philosophes, ce sont des *Chrétiens*.

Quels souvenirs évoque ce nom ! Je crois l'entendre retentir à ma droite, où fut l'amphithéâtre, au milieu de sinistres clameurs. Car à quelques années de là le peuple, ivre de sang, criait ici comme à Rome : « Les chrétiens aux bêtes ! » Tous les martyrs ne furent pas envoyés aux lions de la capitale, comme cet Ignace qui, dans l'hémicycle du Cæsarium, avait répondu à Trajan : « Oui, je suis Théophile, car je porte Jésus-Christ dans mon cœur ! » et plus d'un est mort ici. Puis se levèrent sur la génération chrétienne des jours de paix et de triomphe. Dans une splendide cathédrale que Constantin avait commencée, que Constance acheva et dont les ruines sont peut-être au nord de la troisième ville, dans ces jardins se rapprochant des remparts où un vaste monticule attire l'attention des voyageurs, les foules accouraient avides d'entendre la parole de Dieu. Au milieu d'une vaste cour, entourée de murailles, le temple chrétien s'élevait en octogone régulier, surmonté d'un dôme tout resplendissant de lames d'or. Saint-Vital, bâti par les Goths à Ravenne, en reproduit à peu près le type. Le marbre, l'or et les pierres précieuses y brillaient à l'intérieur. Mais ce qui était plus beau que toutes ces richesses,

c'était l'éloquence incomparable de Jean Chrysostome, le prêtre qui, sous le regard bienveillant de son évêque, montait en chaire pour y instruire le peuple et faire oublier tous les misérables triomphes des rhéteurs.

A côté de ces souvenirs lumineux, il y a aussi des souvenirs de ténèbres qui attristent mon âme. Antioche chrétienne, tout en se repeuplant pour moi de ses vieilles gloires, me laisse entrevoir les scandales de quelques apostats. Dans une population frivole et inconstante comme celle-ci, tout novateur pouvait obtenir du succès. Là-bas, sur le forum, Nicolas, l'un des sept diacres choisis par les apôtres, avait conduit un jour son épouse remarquablement belle, en disant : « La prene qui voudra. » Et, tout en ne voulant peut-être prouver que son détachement de la femme, il avait autorisé les Nicolaïtes à dire plus tard que toutes étaient à tous, et à soutenir l'antinomisme le plus révoltant. Ici Ménandre, un disciple de Simon le Magicien, avait eu ses triomphes. A Ignace, le grand martyr, avait plus tard succédé Paul de Samosate, évêque d'argent, de débauche et de mensonge. Autant est sublime le souvenir de celui-là dans l'arène du Colisée, autant est pitoyable la vanité de celui-ci, payant pour être applaudi quand il parlait dans sa cathédrale, se faisant suivre et précéder d'une troupe de gardes quand il paraissait en public, et se plaisant, sur un trône élevé dans des proportions ridicules, à recevoir les éloges menteurs qu'il condamnait ses prêtres à lui adresser. Ici

débutèrent comme avocats, à deux siècles d'intervalle, Lucien, le mordant sophiste païen, et Jean, le grand orateur chrétien. Avant eux, Apollonius de Tyane s'y était produit en rival de Jésus-Christ.

M. Toselli interrompt ma rêverie, et déclare qu'il est temps de se remettre en marche. Nous montons encore vers les ruines d'une tour pentagonale qui occupe à peu près le milieu du rempart occidental, et nous examinons de près les restes de l'aqueduc Ulpien ou de Trajan, qui venait de Daphné. C'est le seul, d'après M. Toselli, qui existe dans cette direction. Une masse de stalactites qui s'y sont formées ont énergiquement concouru à sa conservation. Il sert de pont sur le ouady Zoiba. Trois kilomètres avant d'atteindre Antioche, cette conduite d'eau se bifurquait pour alimenter sans doute les faubourgs de Tibère et d'Héraclée.

En revenant vers la ville, nous atteignons une fontaine où des femmes lavent et d'autres remplissent leurs cruches. C'est sans doute ici le débouché de quelque ancienne source perdue dans la montagne à travers des conduits engorgés. Deux Turcs fument paisiblement à l'ombre d'un laurier; un troisième gratte le sable encore humide et erre à travers les sentiers ravinés pour découvrir de vieilles pièces de monnaie, des pierres fines ou au moins quelques débris d'ustensiles de toilette, *antika*, comme on appelle ces trouvailles.

Il y eut, à quelques pas d'ici, une porte qui s'ouvrait au bout de la rue de Tibère, et qu'il ne faut

pas confondre avec celle de Daphné, ou de saint Georges au moyen âge. M. Toselli a relevé cette erreur de M. Rey. Cette porte fut celle des Chérubins, ainsi nommée parce que Titus y avait fait placer les animaux symboliques enlevés au temple de Jérusalem. Malala raconte, en effet, qu'Antonin le Pieux commença à la porte des Chérubins le pavage de la rue de Tibère<sup>1</sup>. Celle de Daphné s'ouvrait plus bas sur la fameuse rue des Portiques, commencée par les Séleucides et terminée par Hérode. C'est de là que partaient les cortèges sacrés pour se diriger vers le fameux temple d'Apollon.

Il serait difficile, en se rendant aujourd'hui à Beït-el-Mâ, de se faire une idée de ce que Daphné fut jadis. Tant de gracieux édifices qui bordaient la route, bains, hôtelleries, sanctuaires, lieux de réjouissance, maisons privées, jardins publics, ont tous disparu. Seuls de vastes massifs de lauriers, des myriades de fleurs voyantes et parfumées, et quelques ruisseaux descendant de la montagne vers l'Oronte, laissent entrevoir ce que la nature avait offert à la main de l'homme pour embellir des lieux auxquels l'imagination des Grecs avait voulu rattacher tardivement une tradition mythologique éclosée sur d'autres terres. On vénérât dans l'immense bois sacré Apollon poursuivant Daphné métamorphosée en laurier, au moment où le dieu allait l'atteindre.

<sup>1</sup> Malala, lib. XI.